

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Corbeille à ouvrage et vide-poche.
De Mademoiselle Tignet, 13, rue d'Archevêque.

MODES

On commence à porter beaucoup de chapeaux en fleurs. Voici une petite capote très remarquable au Salon des Champs-Élysées. Elle complétait un élégant costume prune en vigogne très fine et très souple. Cette capote, entièrement composée d'héliotrope, n'avait d'autre ornement qu'une aigrette noire et des brides en satin héliotrope nouées sur le côté. Quant au costume, il se composait d'une jupe longue bordée par un gros ruché de soie découpée à l'emporte-pièce. Un corsage drapé en pointe, avec intérieur en crêpe de soie héliotrope pâle comme le cœur des fleurs ; et, en guise de vêtement, un collet Henri II ou, si vous le préférez, une sorte de manteau vénitien en étoffe pareille, festonné tout autour, doublé de soie claire, jeté sur les épaules et retenu par un ruban noué en flot sur la poitrine. Des souliers à barrettes en chevreau glacé, des bas de soie prune et des gants également en soie prune, avec une ombrelle assortie, achevaient de donner à cette toilette un cachet absolument distingué.

On commence à porter beaucoup de grenadine glacée sur fond de soie de couleur. Cela fait de fort jolies robes, impossibles à imiter en étoffe commune. Ces robes se garnissent beaucoup de rubans et de broderies. On met davantage la guipure d'Irlande sur la soie que sur la grenadine.

La dentelle Chantilly est un peu délaissée pour la guipure et la broderie vénitienne, dont on confectionne des costumes complets, même en noir. On les relève par du jais que toujours

la mode adopte et qui a constamment des amateurs. C'est, du reste, une garniture extrêmement jolie. On fait aussi beaucoup de grenadine perlée, ce qui est surtout apprécié en vêtement ; et des crépons côte de cheval tout à fait fantaisistes et variés de genre ; comme toilette de deuil, je vous signale un petit pékin fougère, en crépon, dont les rayures ont, à peu près, un centimètre de large ; il est ravissant tout brodé de jais mat, avec guipure posée à plat.

Je ne puis ni vous désigner ni vous décrire les riens charmants qu'on multiplie pour jeter sur les épaules en guise de vêtements. Ce ne sont ni des fichus, ni des casaques, et un peu tout cela ensemble. Presque tous sont composés de guipure et de nœuds de ruban très fournis et très longs. J'approuve, pour ma part, beaucoup ces coquettes fantaisies qui permettent de ne pas sortir en taille, ce que j'aime peu, en général, pour une femme comme il faut, surtout lorsqu'on sort à pied.

On commence à faire beaucoup de corsets en batiste de soie brodée au plumetis. Les petits dessins Pompadour sont particulièrement gracieux sur fond rose, mastic ou nacré. Ces corsets se doublent de faille, assortie de nuance, à la batiste. Ils sont d'un porté fort agréable par les grandes chaleurs, car leur

légèreté est incomparable. Comme on ne fait pas de jupons en batiste, on choisit, en pareil cas, un surah de la même nuance que le fond de l'étoffe du corset ou assorti à l'une des fleurettes, et l'on en confectionne un jupon que l'on garnit, à volonté, avec de la dentelle, des ruchés, ou des petits rubans comètes.

En genre plus sérieux, voici un corset et un jupon pareils, en beau satin Pompadour fond noir, à petits bouquets de roses et feuillage détachés. Le jupon, doublé de soie rose, est bordé dans le bas, d'un petit dépassé festonné rose, et d'une grosse ruche à plis creux en même étoffe doublée de rose et posée à plat sur l'ourlet. Dans le milieu du ruché est cousu un troutrou de dentelle noire, au milieu duquel glisse un petit ruban comète rose; puis de trois plis creux en trois plis creux, le ruché s'arrête pour ne former qu'un biais posé à plat, sous un chou de petit ruban comète rose. Cette garniture est tout à fait délicieuse et d'une distinction fort coquette.

Nous vivons sous une température tellement variable que beaucoup de personnes en souffrent. Les douleurs sont particulièrement à l'ordre du jour. Aussi fait-on beaucoup de chemises de nuit

en petite flanelle mousseline rose, avec de gros plis creux sur le devant, au milieu desquels court un point de chausson ou un point d'épine, et de la dentelle, en jabot, au col et aux poignets, agrémentée de petits nœuds de ruban comme garniture. En bleu, en blanc, en lilas, ces chemises sont également jolies et confortables. Quant au linge de toile et de coton, rien ne vaut jamais le blanc. Ce n'est qu'à la campagne et en voyage que l'on peut se permettre la fantaisie de la percale à petites fleurettes de couleur.

Les mouchoirs sont vraiment idéals. En batiste de nuance, bordée de dentelle noire, crème ou blanche, ou bien en batiste blanche, brodée avec incrustations de dentelle, ils sont toujours ravissants. Les jours, pour toute la lingerie, redonnent impérieusement à la mode. On peut d'autant plus s'en réjouir que c'est peut-être la seule garniture que la contrefaçon ne puisse pas imiter.

C'est élégant, mais simple et d'un comme il faut absolu. On chiffre, même, chemises, draps et taies d'oreiller en broderies à jours. Rien n'est plus joli. Donc avis à mes jeunes lectrices fiancées.

MARIE-BERTHE.

OUVRAGES A LA MODE

PENDANT votre villégiature, si l'amour du *bibelotage*, mes chères lectrices, vous fait chercher, chez les paysans et les fermiers, des faïences et des meubles anciens, et que vous y trouviez des toiles de Jouy à personnages, hâtez-vous de les acheter, car, en ce moment, la mode s'en empare pour faire de très jolis ouvrages : camaïeu rose, bleu, violet. Comme j'ai devant moi une de ces toiles brodées, je vais vous en décrire le travail pour vous aider à le reproduire.

Je crois bien que nous sommes chez les Incas, si j'en juge par le dessin qui représente un chef couronné de plumes, bouclier en main, assis sous un dais. A côté, un personnage : serait-ce Christophe Colomb ? Des femmes apportent des fruits et des fleurs ; comme fond, des lianes et des palmiers. La broderie se compose de deux points : point de côté ou de tige pour les vêtements et les draperies ; grand point de chaînette bouclé pour les fleurs et les fruits.

Comme la toile est un camaïeu violet, l'on a brodé avec quatre tons de soie violets dont il faut un ton plus clair et un ton plus foncé que les tons clair et foncé de la toile, un très fin fil d'or et des soies de couleur pour les fleurs. L'on travaille dans le sens des étoffes, point vertical pour l'habillement ; pour les draperies, quelles qu'elles soient, suivre les plis qui les drapent ; les ombres indiqueront les tons qu'il faut employer. Les lignes de point de tige sont espacées de un ou deux millimètres, selon la dimension de la chose que l'on brode. L'on marquera de son goût et de son originalité cette broderie, qui est des plus

faciles à faire. Etre sobre de fil d'or qui ne doit se montrer que dans les draperies, les cordelières et les glands : très peu dans les vêtements. Utiliser cette toile brodée en écran paravent, en pare-feu accroché à la cheminée, en boîte à mouchoirs, etc., etc. Si l'on en fait un pare-feu, donner aux bords supérieur et inférieur de la toile une ondulation inégale en formant des courbes plus ou moins profondes et larges ; appliquer cette broderie sur une forte toile, et l'encadrer de peluche en harmonie avec la couleur de la broderie. Un point de Boulogne reliera les étoffes. Le dos tendu de satin ; dans le bas, une jolie frange et, dans le haut, des attaches joliment nouées en ruban de moire.

La corbeille à pain a les honneurs de l'engouement. La voici, très coquette en vannerie laquée bleu gris ; avec un ruban de moire bleu passé dans la claire-voie qui forme le tour de cette corbeille, laquelle a la forme d'un rectangle avec deux anses légères, genre trapèze. Ces anses sont enroulées de ruban de moire noué à leur point de départ et à la fin d'un nœud-papillon. Un molleton, bordé à cheval d'un ruban de moire et brodé des initiales ou de la couronne, si l'on est titré, se met au fond de la corbeille. On l'y maintient par des points faits à chaque angle.

Une autre manière habille entièrement la corbeille de granité brodé en coton de couleur de façon à cacher entièrement la vannerie.

Ajoutons que la toile de Jouy fait de jolis coussins, avec un encadrement de peluche.

CORALIE L.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le printemps régné en maître dans les salons de M^{me} Pelletier, où les plus brillantes et délicates fleurs s'épanouissent sur des tissus souples et légers aux couleurs idéales. Sous les doigts de fée de cette couturière de goût, les lainages et les soieries se transforment en délicieuses robes dont les façons et les garnitures sont nouvelles. M^{me} Pelletier, 49, rue de la Paix, emploie beaucoup la dentelle, soit noire, soit blanche, en garniture, et elle la chiffonne en cascade, en baldaquin, en coquillé, en épaulette. Beaucoup de grâce dans la coupe des corsages, qui vont à merveille, allongeant et cambrant bien la taille. M^{me} Pelletier nous a montré un costume à 180 fr., en lainage de fantaisie, qui est bien le plus joli *trotteur* que nous ayons vu. Son élégance simple et comme il faut est faite pour séduire.

Nous reviendrons à nos toilettes après avoir parlé des ouvrages de tapisserie que la maison Lefèvre et Cabin, 74, boulevard de Sébastopol, prépare pour les travailleuses qui aiment à emporter à la campagne un ouvrage assez long. Ce sont : des feuilles de paravent, des écrans, de longues banquettes à bras, très en vogue, des fauteuils et des chaises. Les personnages style Louis XVI remplacent les sujets Moyen âge et Renaissance. Il faut avouer que s'ils ont moins d'originalité que ces derniers, ils ont plus de grâce, plus d'élégance et moins d'austérité.

La maison Lefèvre et Cabin possède un choix remarquable de dessins plus artistiques les uns que les autres, et nuancés avec un goût extrême, qu'ils soient lancés ou coloriés directement sur le canevas. La livre de belle laine de Hambourg est comptée à raison de 8 fr. la livre. Si l'on préfère un ouvrage à fils tirés ou de broderie de fantaisie. L'on trouvera chez MM. Lefèvre et Cabin beaucoup de nouveautés.

Chez M^{me} Galardi, 4, boulevard Malesherbes, est exposé le plus élégant trousseau de robes que jeune fiancée puisse désirer. Il me serait difficile de décrire les façons et surtout les garnitures de ces divers costumes. En effet, comment trouver des expressions pour rendre la grâce avec laquelle sont posées ces cascades de dentelle; comment expliquer ces flots de gaze et de tulle qui parent si adorablement les corsages décolletés et montants! Les étoffes, joliment brodées de bouquets ou à rayures, sont d'une souplesse que la doublure de soie permet de tailler en biais. Au bas de la jupe, un ruché, deux et trois petits volants, une broderie, voilà pour la toilette courante; et pour cette toilette, M^{me} Galardi trouve des coquetteries d'un goût irréprochable. Très jolie coupe de corsage bien cambrée; manche gracieuse et jupe à petite queue s'allongeant avec grâce. Les pardessus en dentelle ont des formes très variées et la jaquette, assortie au costume, est, par sa doublure de belle soie changeante ou brochée, d'une élégance particulière. Robes de chambre et matinales mériteraient mieux qu'une mention, vu leur coquetterie et leur nouveauté; mais il me faut finir ces très incomplets renseignements.

La Veloutine C. Fay, cette incomparable poudre de riz, atténue la couperose; elle fait disparaître le hâle et les rougeurs; elle couvre les joues d'un léger duvet transparent et invisible, flatteur au possible. La Veloutine ne se pose pas en placards sur le visage, son impalpabilité la rend adhérente. Elle est non seulement un auxiliaire de la beauté, mais encore d'une très bonne hygiène, la partie de bismuth qui entre dans sa manipulation ayant une action salutaire sur la peau. La Veloutine se fait blanche, rosée, crème, et se trouve 9, rue de la Paix, chez M. C. Fay.



Chapeau en paille de riz noire garni de branches de lilas.

Explication des Gravures noires (pages 169 et 171)

Corbeille à ouvrage aisant aussi vide-poche, garnie d'étoffe ancienne et de rubans. — Les trois pieds, en bois doré, se réunissent dans le haut, et supportent une grande corbeille qui est garnie, tout autour, extérieurement, de trois plissés superposés, en soie rouge, vert et vieil or.

L'intérieur est garni d'un sac en soie bleue et argent fermé par une coulisse bleu pâle.

Plus bas, trois petites poches en soie ancienne bleu or et rose entourent les pieds; elles sont réunies entre elles par une fine lézarde assortie et serrées dans le haut par un plissé

bleu pâle et au bas par un joli nœud en ruban vert or et bleu.

Les pieds du vide-poche sont garnis au bas de choux de rubans bleus; le compartiment qui les divise est tendu à l'intérieur de soie bleue; l'extérieur est entouré de plissés bleus. C'est une très coquette et pratique fantaisie.

Chapeau en paille de riz noire. — Bavolet tuyauté, calotte cône. Se garnit de branches de lilas.

Nœud lilas dans le croqué du bavolet et mentonnière arrêtée de côté par un chou.

Explication de la Gravure coloriée 4885

Robe en lainage de fantaisie fond crème, sur lequel est jeté un pointillé multicolore coupé de fines rayures. — La jupe est un fourreau sans garnitures qui s'allonge en queue.

Le corsage, froncé en gerbe, s'emprisonne dans un corselet de velours bleu brodé d'or qui se découpe en angle. Le col en

velours est très haut, son bord inférieur se découpe en dents aiguës.

Manche large arrêtée au-dessus du coude; se termine par un bas de manche très plat et en velours.

Bas de soie noirs. Souliers en chevreau brillant.

Très jolie toilette printanière dont la longue ceinture de velours est terminée par une frange soie et or surmontée d'une broderie.

Robe de chambre en tissu de laine rose à raies en relief. — Façon princesse; tout le long du devant, prenant de l'épaule, un revers plissé sur chaque bord. Le lé plat du milieu reçoit

une haute dentelle bise qui descend en cascade jusqu'au bas; cette même dentelle froncée fait une pèlerine qui prend sous le revers. (Patron découpé.)

La manche large se fronce au-dessus du coude, se termine par une dentelle et son très haut poignet en dentelle est entièrement coulissé. Ceinture en ruban rose de moyenne largeur.

CHRONIQUE



ORDINAIRE le mois de mai est, à Paris, la saison par excellence. La maussade poussière n'a pas encore poudré la verdure nouvellement éclos; ce sont de véritables moissons de fleurs qui s'empilent dans les humbles petites voitures arrêtées au bord des trottoirs; vers le

Bois, les équipages filent nombreux, emportant de fugitives et séduisantes apparitions, vêtues de clair, sous l'auréole de soie des ombrelles; car Paris n'est pas encore délaissé par ses hôtes de l'hiver, et les étrangers appartenant au monde *select* choisissent volontiers ce moment pour venir lui faire leur visite.

Mais cette année, grâce à l'entrée en scène de la terrible dynamite, la « saison » risque d'être beaucoup moins brillante que de coutume. De leur mieux, les journaux s'efforcent charitablement — mettons charitablement — de calmer la panique qui s'est plus ou moins emparée des Parisiens; et, pour les rassurer, leur affirment, en premier lieu, que les hôtels sont pourvus d'étrangers; en second lieu, que les trois quarts des lettres menaçantes adressées à tel ou tel personnage en vue sont l'œuvre de mauvais plaisants; et en troisième lieu, que la police veille sur tous les citoyens, afin de les préserver du moindre accident. Malheureusement, les événements ont montré ce que valait cette protection. Et aussitôt chacun de réclamer bien haut l'emploi de mesures énergiques, de répressions sévères, d'un châtiment à la hauteur de l'attentat. Seulement, quand est arrivé pour quelques-uns le moment de traduire par des actes leur indignation, autrement dit, de prononcer une condamnation, la vaillance n'a plus été tout à fait au même degré que l'indignation. C'est toujours la vieille histoire: il faut attacher le grelot, tout le monde est d'accord sur ce point; reste ensuite à trouver celui qui l'attachera.

Grâce aux événements qui l'avaient précédé, le 1^{er} Mai était devenu, pour beaucoup de personnes, synonyme de catastrophes aussi épouvantables qu'inévitables; et elles voyaient appro-

cher cette date fatale à peu près comme il y a huit cents ans les chrétiens attendaient la première aube de l'an 1000. Si bien que plusieurs même, victimes d'un véritable affolement, abandonnaient Paris avec l'empressement le plus caractérisé; que d'autres parlaient de faire, dès le 30 avril, des provisions suffisantes pour le cas où, le 1^{er} Mai, les citoyens soucieux de leur conservation se verraient dans la nécessité de demeurer blottis à l'abri de leur demeure. La contagion finissait par gagner les enfants eux-mêmes; et l'on pouvait entendre des petites filles, pénétrées de sentiments religieux, demander qu'on les conduisit à l'église mettre ordre à leur jeune conscience, tant elles étaient persuadées que leur dernière heure était proche.

Le 1^{er} Mai se leva, illuminé de soleil. Dans certains quartiers, les concierges avaient soigneusement clos leurs portes; et dans telle maison placée, et pour cause, sous la haute protection de la police, les porteurs de paquets étaient mis en demeure d'ouvrir leurs fardeaux sur le trottoir même, sous l'œil des agents. Les omnibus et les tramways circulaient à vide; à mesure que la matinée avançait, les passants se faisaient plus rares encore; Paris, vers deux heures, avait un air d'immense ville de province trop vaste pour le nombre de ses habitants; de telle sorte que, de temps à autre seulement, il était possible d'en apercevoir un... Mais les heures passaient et les cataclysmes redoutés ne se produisaient toujours point, heureusement! Anarchistes et citoyens inoffensifs montraient la même sagesse. Le crépuscule vint, accompagné d'une de ces pluies pénétrantes capables de calmer toutes les effervescences. Les journaux du soir parurent réconfortants, célébrant le calme universel qui avait régné dans Paris; et la quiétude alors se décida à revenir dans les esprits les plus troublés... Conclusion: Beaucoup de bruit pour rien!

Mais, après tout, n'est-il pas permis aux personnes douées d'une imagination aisément alarmée de ressentir quelque crainte en voyant un prince authentique, le prince Kropotkine, prendre soin d'enseigner aux intéressés comment l'ordre social aujourd'hui existant pourrait être facilement renversé. La chose serait très simple, en effet, si l'on s'en rapporte au prince anarchiste dans son nouveau volume *La Conquête du pain*. Au jour dit, tous les « prolétaires » les plus

robustes, les plus hardis et les plus adroits, envahiraient les magasins, les appartements, les hôtels, prendraient ce qui s'y trouverait à leur convenance et s'installeraient ensuite au lieu et place des propriétaires. Puis, comme ces conquérants d'un nouveau genre ne manqueraient point d'être remplis des sentiments les plus solides d'égalité, de justice et de fraternité, ils se garderaient bien de conserver pour eux les richesses ainsi acquises. Un partage général serait fait. Désormais chaque citoyen devrait, pour mériter sa nourriture quotidienne, se livrer chaque jour à un travail manuel durant un certain nombre d'heures ; après quoi, il lui serait permis de s'adonner aux occupations qui l'intéressent particulièrement. Ainsi les hommes seraient très heureux... Ni l'intelligence, ni la beauté, ni l'esprit, ni la valeur morale n'établiraient de distinctions entre eux ; un nivellement général des natures suivrait — par quel procédé serait-il obtenu ? — le nivellement des fortunes... Et ainsi tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles...

Cette perspective n'est-elle pas bien séduisante ?

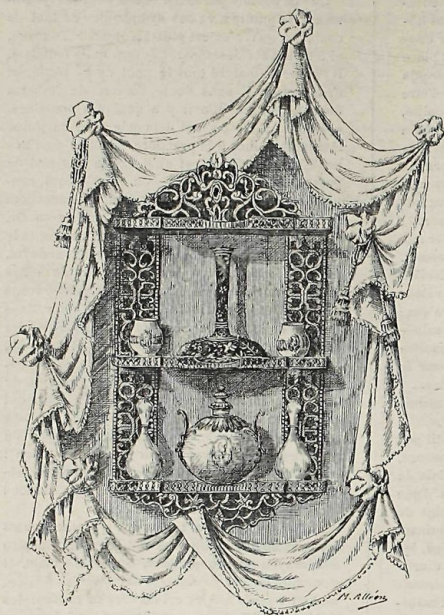
Il est cependant à croire qu'elle ne serait pas fort du goût des visiteurs qui, cette année encore, se pressaient le jour du Vernissage au Palais de l'Industrie, de façon à remplir les salles d'une véritable cohue composée d'artistes, de gens du monde et... autres, se coudoyant, s'examinant tout en examinant, à la légère plus ou moins, les tableaux exposés, critiquant, approuvant, discutant, animant le Salon d'un incessant bourdonnement de conversations où les questions d'esthétique n'étaient pas seules en jeu.

Aujourd'hui, les artistes ne sont point embarrassés, — ils ne le sont pas même assez quelquefois, — sur les moyens de présenter leurs œuvres au public ; devant eux, s'ouvrent, avec une bonne grâce parfaite, des salles ou majestueuses ou élégantes, voire même coquettes. Jadis, — il y a cent ans, — ils n'étaient point si bien partagés. Les membres seuls de l'Académie de peinture avaient le droit d'exposer au Louvre. Quant aux autres peintres, ils n'avaient d'autre ressource, pour faire connaître leur talent, que d'apporter leurs toiles durant quelques heures, un jour de fête, sur la place Dauphine... Il s'établissait là ainsi une manière de déballage plus ou moins susceptible d'être justement qualifié d'artistique ; et les amateurs y faisaient leurs achats de façon fort avantageuse pour eux, sinon pour les peintres eux-mêmes. Mais par bonheur pour ces derniers, la Révolution approchait. L'Assemblée constituante décida que le « Sanctuaire de l'Art » devait être ouvert à tous ceux qui avaient quelque droit d'y entrer ; et le Salon de 1791 fut une vraie première où David exposa son fameux *Serment du Jeu de Paume* et de plus un portrait qui parut assez étrange, si l'on en croit les Mémoires du temps, un portrait de jeune femme en blanc, présentée dans un cadre d'accessoires de même nuance, une manière de symphonie en blanc, comme l'on dirait aujourd'hui..

Que de chemin parcouru depuis cent ans ! Maintenant, le public a vu des symphonies de tant de couleurs, qu'il n'en est plus à s'étonner d'aucune, ni à se laisser désespérer devant nulle fantaisie. Il conserve malgré tout le goût de la vérité, et c'est pourquoi, sans doute, l'œuvre de Raffet a été si bien accueillie il y a quelques semaines. « Qui cela Raffet ? » ont demandé bien de jolies lèvres féminines à la première annonce de l'Exposition nouvelle. C'est qu'il existe pas mal de personnes charmantes — ou non — qui connaissent en fait d'artistes ceux-là uniquement dont les journaux prononcent très souvent le nom. Or, Raffet est mort il y a une trentaine d'années, et le silence avait eu le temps de se faire autour de lui. Mais des amis fidèles, des admirateurs du maître disparu, ont entrepris de lui donner une nouvelle célébrité, et ils ont invité le public à venir, dans la salle de la rue de Sèze, contempler l'histoire militaire de la France depuis la Révolution, racontée par lui en une multitude de croquis, aquarelles, dessins à la plume, lithographies de toute dimension, presque d'égale valeur, qui mettent en scène nos soldats avec une vie, une intensité incroyable, justifiant l'appréciation du peintre Gérôme, organisateur de ce petit Salon : « Raffet est un Michelet au crayon, un résurrecteur de l'histoire, et le père, en France, de tous ceux qui font ou feront des soldats. »

Toutes les époques, toutes les guerres, toutes les personnalités illustres ont, en effet, inspiré son crayon ou son pinceau. Successivement, il nous montre ces volontaires de 92 qui s'en allaient se battre pieds nus au cri de *Vive la nation* ; les fidèles de l'Empereur, et l'Empereur lui-même, d'abord à l'aube de sa gloire, puis dans le rayonnement, et enfin dans le déclin et l'effondrement de cette gloire... Ensuite les épisodes de la conquête de l'Algérie, des croquis faits de droite et de gauche, jusqu'au moment même où la mort l'a surpris. Et tantôt il fait passer sous le regard des armées entières évoluant dans la furie endiablée d'une bataille ; tantôt, abandonnant les ensembles, il crayonne des types isolés, curieux, pleins d'originalité et de relief, ou encore des portraits merveilleusement dessinés d'un trait net et précis, tel le portrait du duc d'Aumale. Aujourd'hui, grâce à cette Exposition de quelques jours, il n'est plus une Parisienne, douée de quelque prétention artistique, qui ignore Raffet.

Voici maintenant exposées les œuvres de Ribot ; voici à son tour ouvert le Salon du Champ de Mars, et le public n'est pas encore rassasié de tableaux, puisqu'il s'en va contempler ceux que le Théâtre d'Application offre à ses habitués... Il est vrai qu'il s'agit cette fois de tableaux vivants réunis sous le nom de *Poèmes d'amour*, se déroulant expliqués par des vers harmonieux de M. Armand Sylvestre, accompagnés par une discrète musique de scène et ressuscitant pour quelques minutes *Ruth et Booz*, *Judith et Holoferne*, *Antoine et Cléopâtre*, *Dante et Béatrix*, etc., etc., pour finir avec *Manon* et *Des Grieux*.



Étagère chinoise en bois sculpté, drapée en damas de Chine vieux rouge.
De M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare.

Étagère chinoise en bois sculpté, drapée en damas de Chine vieux rouge. — Original et charmant cet arrangement et faisant très bien dans une antichambre, un fumoir oriental, et même dans un petit salon n'ayant aucun style particulier, comme ceux d'aujourd'hui.

L'étagère est comme nichée dans un cadre d'étoffe très gracieusement drapée et fixée en choux retenus quelquefois par des cordelières assorties.

Le pied est traversé par l'étoffe qui se glisse dans les sculptures, tandis que le fronton s'applique sur la dra-



Deux blouses genre russe.
De Madame Grador.



Douillette pour enfant de 18 mois à 2 ans.

perie. La frange est petite, en rose pâle.

Décoration de fenêtre Louis XIII. — Rideaux en soie brochée vert mousse doublée de rose pâle. Stores roses avec frange assortie. Bandeau en soie brodée en relief dans des tons éteints rehaussés d'or et d'argent.

Rideau tombant d'un côté en pente à peine froncée; l'autre, plissé sous le bandeau, est soulevé par une cordelière vieux rose qui vient le fixer sur le haut du bandeau du côté opposé.

Chaise Louis XIII, à bras en noyer sculpté, recouverte en cuir écorché gravé d'arabesques; clous de cuivre. Vase en jaspe marbré supporté par un trepied en fer forgé du *xvii* siècle.

Douillette pour enfant de 18 mois

à 2 ans et demi. — Petite douillette à jupe rapportée au corsage avec trois collets assez amples pour onduler largement.

L'encolure froncée et le col droit rabattu. Tous les contours sont brodés d'un point branché de corail en grosse soie demi-torse.

Ceinture en ruban étroit nouée devant.

Robe pour enfant de 3 ans et plus en lainage gris pâle. — Elle est garnie de tissu façonné, même nuance, disposé en corselet à pointes aiguës se perdant sous un petit ligero assorti. Cette garniture est rapportée devant au bas de la jupe. La manche est divisée par des fronces en deux bouillons. Au bord du premier se monte un poignet qui peut être en tissu façonné. Le haut du corsage est froncé en if renversé, ainsi que le dos.



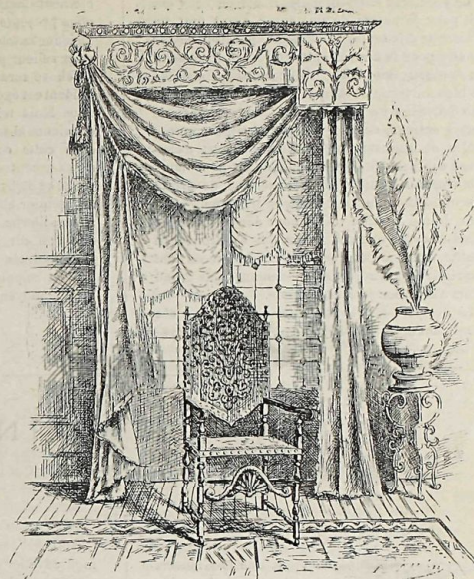
Robe pour enfant de 3 ans et plus.

Deux blouses russes. — On porte ces blouses rentrées en dessous, avec des jupes de toutes nuances.

La première est ornée d'un bouillonné fermant de côté et d'un nœud flot. La deuxième, en surah blanc, affecte la forme et la garniture d'une simple camisole, avec col et poignet rabattus, encadrés de plissés.

Toilette de visites ou de lunch en ondine mode ornée de guipure d'Irlande et de velours foncé. — Une haute ceinture-corselet, en velours froncé, emprisonne la taille, et se ferme invisiblement dans le dos en dessinant la même forme que devant.

L'étoffe froncée aux épaules encadre un gilet plat recouvert de guipure et se perd avec lui sous le corselet. Une jolie guipure



Décoration de fenêtre Louis XIII.
De Monsieur Ployard.

pure voile le haut de la manche et se continue en revers jusqu'à la ceinture de velours sur laquelle elle retombe. Manche plate garnie de guipure et de velours froncé posé à l'intérieur.

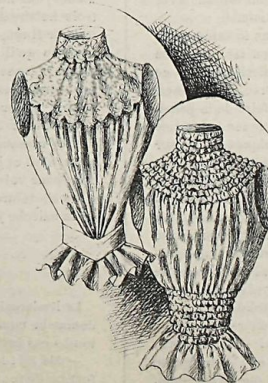
Jupe plate à longue traine doublée de taffetas vert pâle avec balayouse découpée, et garnie, au bas, d'un bouillon à tête.

Deux gilets-chemisettes de fantaisie. — Ces gilets sans manches se mettent sous une veste très ouverte qui laisse le plastron très apparent.

L'un est en surah uni, avec rabat de dentelle et col assorti. La ceinture est en ruban.

L'autre en merveilleux tout coulé au col, aux épaules et à la taille.

Ces modèles se feront pour l'été en batiste, en gaze, en jaconas uni ou fleuri.



Gilets-chemisettes de fantaisie.
De Madame Grador, 67, rue de Provence.

Le spectacle est joli, mais il est de ceux qui ont pour caractère de demeurer avant tout un plaisir de dilettantes. De même paraît-il devoir en être pour la nouvelle pièce de M. S. Rzewuski, *Le Justicier*, dont il est d'ailleurs assez malaisé de bien suivre le développement. Que de choses, en effet, dans ce seul drame : des crimes, de belles actions, des scènes pittoresques, entremêlés de digressions philosophiques et d'analyses subtiles ; le tout s'amalgamant pour nous montrer un Justicier dans l'exercice de droits discutables et finissant de façon tragique.

Ce drame est bien touffu pour des spectateurs parisiens ; et quelque talent qui s'y trouve en réalité, ils lui préféreront toujours les pièces dont l'intrigue est simple et ne demande pas grand effort d'attention pour être suivie.

Là est peut-être la meilleure raison du succès persistant de *Brevet supérieur*, comédie passa-

blement fantaisiste par maints endroits et qui nous présente, tout comme au bon vieux temps, un jeune amoureux de bonne famille se faisant ouvrier relieur pour se rapprocher de sa bien-aimée. La chose serait touchante si les sentiments qui guident cet excellent jeune homme l'étaient davantage. Mais tel n'est pas le qualificatif qui leur convienne absolument. Beaucoup d'esprit d'ailleurs dans cette comédie bien parisienne, un grain assez accentué de bouffonnerie cachant plus de vérité et d'observation juste qu'on ne le croirait au premier abord, et un type de jeune fille très, très moderne, ayant assez de « montant », ainsi que l'on dit désormais, pour amuser ceux qui sont habitués au piment.

N'est-ce point à cette heure ce que demande la grande moyenne du public ?

CONSTANCE.

MA SŒUR AÎNÉE

(NOUVELLE)

(SUITE)



J'IGNORE, une fois lancée, quelles révélations intimes je lui aurais faites sur ma famille et mon genre de vie, si les dames ne se fussent levées de table. Il me semblait l'avoir toujours connu... attentif, simple, bienveillant avec

son grand air et sa mine martiale.

Non sans regret je rentrai dans le salon, pour y retrouver la conscience de mon isolement, de ma robe courte et de ma gaucherie, de tout ce qui m'avait rendue si malheureuse avant dîner. Personne n'avait dessein de me faire de la peine, pourtant ! Il y eut même une gracieuse lady Alice qui s'efforça de m'arracher quelques mots sur les charmes de la plage de Brighton ; mais mon ignorance absolue finit par la rebuter. Toutes ces dames se connaissaient entre elles, avaient les mêmes intérêts, les mêmes occupations, les mêmes plaisirs ; elles semblaient former un cercle magique dont j'étais fatalement exclue. Que signifiaient pour moi le bal de lady B., les raouts de la duchesse d'A., moi qui n'avais jamais mis les pieds dans un bal ni rencontré de duchesse ?

Le retour de ces Messieurs améliora ma déplorable situation, quoique le bel officier parût beaucoup moins occupé de moi que d'une petite brune piquante, assise en ce moment au piano. Elle gazouillait des romances françaises comme une fauvette, et, appuyé au mur derrière elle,

mon cavalier de tout à l'heure se penchait souvent pour lui adresser un mot qui faisait étinceler encore les yeux brillants de la musicienne.

J'éprouvais une envie démesurée de chanter aussi. Je savais chanter. C'était le seul talent qu'on eût pris la peine de me donner, mais nul ne se soucia de le mettre en lumière. Cependant les grands parents s'attablèrent au whist, les jeunes gens se mêlèrent aux groupes de femmes ; moi-même j'eus ma petite cour composée de deux ou trois hobereaux parmi lesquels brillait un certain sir Hugh, carré, replet, réjoui, encore aimable bien qu'il eût dépassé de beaucoup la première jeunesse. Lorsque nous primes congé, il m'accompagna jusque dans le vestibule, devant le Major Mac-Gregor qui avait cependant quitté assez brusquement la petite brune et ses petites romances pour venir me saluer. Mon père m'appelait et je courus le rejoindre, en me retournant pour voir une dernière fois ce profil grec et cette chevelure bouclée sur laquelle les lanternes de la calèche jetaient une lueur d'or.

II

Le lendemain matin, à déjeuner, mon père me demanda comment je m'étais comportée avec toutes ces belles dames.

— Ma foi ! lui dis-je, les belles dames me sont fort indifférentes. J'aime mieux les hommes. Si j'allais dans le monde, je choiserais les réunions où il n'y a pas de femmes.

— C'est un sentiment que je me bornerais à exprimer en famille si j'étais Nelly.

— Les femmes sont trop moqueuses ! Vous sentez tout le temps qu'elles critiquent la forme de votre robe et calculent combien le mètre d'étoffe a pu coûter. Tandis que si vous êtes seulement agréable ou même sans agrément, les hommes ont la bonté de vous prendre comme ils vous trouvent et de tirer de la position le meilleur parti possible.

Papa ne répondit pas. Il se plongea dans ses journaux en compagnie des fédéraux et des sécessionnistes, dont la lutte était pour le moment son plus grand intérêt... le mien aussi, car j'aimais si absolument mon père que tout ce qui l'intéressait m'intéressait par contre-coup.

Prenant entre mes mains sa chère vieille tête courbée sur les feuilles du *Times* :

— Papa, lui dis-je avec effusion, quel bonheur si Dolly pouvait toujours vivre chez les Grafton, qui l'apprécient mieux que vous et moi ne savons le faire !

— Ne dites pas cela, Nelly ! s'écria mon père, mais sans le moindre accent de reproche.

Le fait est que Dolly, tout adorable qu'elle fût, nous menait tambour battant, et que son absence était un sujet de secrète satisfaction pour nous deux. J'ai souvent entendu des filles sans mère regretter la perte qu'elles avaient faite et envier celles de leurs compagnes qu'entourent des soins maternels. Mais ce regret, cette envie n'ont jamais trouvé d'écho dans mon cœur. Papa valait pour moi une douzaine de mères. Quand je rencontrais par hasard des demoiselles bien dressées sous l'aile d'une maman imposante, je me réjouissais d'être libre, de n'avoir pas à étudier mon piano, à observer les règles de la tenue. Si ma mère eût vécu, je n'aurais compté qu'au second rang dans les affections de papa, et cette seule pensée me navrait. Elle avait été au contraire parmi les heureux de la terre, étant morte dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, au début d'un amour profond, avant d'être lasse du monde ou de l'avoir lassé. Grâce à son départ triomphant, j'étais plus près que personne du cœur de mon père. Cher père ! quand donc nous promènerons-nous encore la main dans la main comme nous le faisons si souvent. M'appellerez-vous là-haut votre petite Nelly ? Je ne tiens pas à retrouver un grand saint, mais le vieil homme que vous étiez dans notre jardin, avec votre habit râpé et votre sourire triste !

Tout en prenant mon thé, je regardais les panneaux de chêne poudreux, les armures rouillées, les têtes de cerf vermoulues, les portraits de famille crevassés ou ternis qui décoraient la salle, et je songeais à ce qu'il faudrait d'argent pour les remettre à neuf. La comparaison avec le luxe des Coxé m'humiliait un peu. Un vieillard tremblotant, qui semblait contemporain du mobilier et n'en remplissait pas moins les fonctions d'intendant, de valet de chambre et de valet de pied, faisait le service. J'attendis qu'il fût sorti pour

demander à mon père comment il trouvait mon héros saxon.

Il l'avait à peine regardé.

— Moi, je n'ai jamais vu personne d'aussi bonne mine, vous excepté, papa, dans votre habit des dimanches.

— On ne peut se faire une plus haute idée de la majesté dans la beauté, dit ironiquement mon père, en haussant ses épaules courbées.

Je ne bronchai pas. A mes yeux il avait toutes les grâces d'Adonis couronné de roses ; l'amour voit au-delà de l'écorce flétrie qui recouvre la jeunesse éternelle.

Il fallut bien qu'il quittât son journal pour entendre le récit de tous les compliments qu'on m'avait adressés et qui parurent lui être aussi agréables qu'à moi-même ; puis, comme toujours, après le déjeuner, nous allâmes faire un tour dans le potager et dans l'étable, en reprenant nos éternelles causeries sur la vache rouge qui maigrissait à vue d'œil, sur les poules qu'il fallait condamner au pot-au-feu, sur les récoltes à venir et autres sujets d'un ordre aussi élevé. Quand je me les rappelle, je ne m'étonne plus guère que mon pauvre père ait quelquefois préféré à ma société celle de ses livres. Ce jour-là, il entreprit sur un cheval hors d'âge, qui comme lui avait connu de meilleurs jours, une de ces promenades solitaires qu'il aimait aussi, et je restai derrière lui, fort triste d'être abandonnée à mes propres ressources. En pareil cas, le jardinage me venait en aide ; je m'armai d'une paire de vieux gants et me mis à genoux devant une plate-bande pour sarcler l'herbe.

Tout en travaillant, j'évoquais les incidents de la veille au soir, je composais les reparties brillantes qu'il aurait fallu faire, je cherchais à comprendre ce qu'avaient voulu dire les longs regards de l'étranger à moustaches blondes.

M'aurait-il trouvée jolie par hasard ? Et cette espérance invraisemblable remuait mon âme de la façon la plus absurde et la plus joyeuse.

— Impossible ! m'écriai-je au bout d'une seconde, en me redressant pour repousser mon chapeau rond du front baigné de sueur qu'il abritait. Impossible ! après ce que m'a dit Dolly... J'ai peur, pauvre moi, que vous ne soyez une sotte !

Ces derniers mots furent prononcés tout haut, tant j'étais sûre de n'avoir pas d'autres auditeurs que mes roses du Bengale. Quelle fut donc ma surprise en recevant tout près de mon coude la réponse suivante :

— Une sotte ? Eh bien ! je ne l'aurais pas cru !

Je bondis comme si une balle m'eût atteinte et me trouvai en face de celui que vous devinez, debout dans l'allée, entre les deux bordures parallèles de buis, riant aux éclats de ma confusion.

— Je suis fâché que vous ayez si pauvre opinion de vous-même.

Qu'avais-je dit tout haut ? Une partie insignifiante de ma pensée ou ma pensée tout entière ?

Je cherchais à me le rappeler, craignant d'être déshonorée à jamais.

— Vous ne voulez pas me tendre la main, mademoiselle Lestrangle ?

Je retirai mon gant et mis une longue main blanche dans la sienne. Il la retint longtemps, oubliant, je crois, qu'il l'avait prise, et baissa la tête pour me parler, car, malgré ma grande taille, j'étais petite auprès de lui.

— Venir ici sans être invité, c'est d'une bien mauvaise éducation, n'est-ce pas ?

— Mais non !

— Figurez-vous que je m'ennuyais à mourir en traversant pour la vingtième fois ce champ là-bas. J'ai aperçu quelqu'un occupé de la façon la plus louable à gratter la terre ; j'ai supposé que ce quelqu'un laborieux ne pouvait être que vous, et ma foi ! je n'ai pas résisté à la tentation. Une figure amie n'est pas à dédaigner dans un pays comme celui-ci.

Par bonheur mon chapeau tomba sur mon dos, et il fut obligé d'abandonner ma main pour le relever.

— Pourquoi étiez-vous de mauvaise humeur hier soir ?

— Moi ? de mauvaise humeur ?

— Oui ! Je me suis demandé sans relâche après votre départ : Mais qu'est-ce que j'ai donc pu faire pour blesser mademoiselle... Je ne vous appelais pas par votre nom, puisque je l'ignore.

— Nelly. Mon nom de baptême est Eléonore, mais les étrangers seuls m'appellent ainsi. Quel est votre nom à vous ?

— Richard... ou plus brièvement Dick.

Pensant que nous n'avions plus rien à nous dire, je me mis à *désherber*. Mais Richard Mac-Gregor m'arrêta.

— Pour Dieu ! finissez-en avec ces chardons, dit-il en saisissant mon sarcloir. Vous vous êtes déjà trop échauffée. Venez plutôt causer un peu sur ce banc. Ayez pitié d'un pauvre diable qui depuis huit jours n'a échangé d'idées avec personne.

— C'est que je n'ai rien à dire ! répliquai-je en m'asseyant selon son désir. Le banc était de pierre, tapissé de mousse et de lichen. Il s'étendit sur le sable à mes pieds.

— Et vous passez votre vie dans ce jardin ? dit-il avec un coup d'œil moqueur aux plates-bandes négligées où les roses, les choux, les groseillers poussaient enchevêtrés les uns dans les autres.

— Oui, et j'ai aussi une très jolie basse-cour.

— Cela doit être ennuyeux.

— Je ne trouve pas.

— Mais vous préféreriez un autre genre de vie ?

— Je n'ai jamais essayé que de celle-ci.

— Vous ne sortez jamais ?

— Non ; c'est pourquoi vous avez dû me trouver hier bien gauche et bien embarrassée.

— Vous ai-je dit rien qui vous le fit croire ?

— Au contraire ; je vous en ai voulu plutôt de me dire des choses trop flatteuses. J'ai eu peur que... comment vous expliquer cela ? j'ai eu peur que vous ne me prissiez pour une lourdaude de

village, dont on pouvait se moquer un peu, impunément...

— Sur mon âme, vous vous trompez ! s'écria-t-il avec force. Je vous prends... Au fait, vous ne vous souciez guère de ce que je puis penser de vous, n'est-ce pas ?

— Vous ne pouvez pas penser grand'chose, puisque vous ne me connaissez que depuis hier.

— Il n'en faut pas tant pour connaître certaines personnes.

— Parce qu'elles sont superficielles et sottes, je suppose.

— Vous raillez ! N'auriez-vous donc jamais entendu parler de certaine sympathie inexplicable qui peut naître à première vue entre deux êtres ?

— Je n'ai de sympathie que pour papa.

— Ainsi, reprit-il en mordillant un brin d'herbe, vous ne croyez pas pouvoir jamais aimer personne plus que lui ?

— Non assurément.

— Eh bien ! je voudrais être aimé comme cela !

Sans doute il parlait de l'affection d'une mère ou d'une sœur, mais je ne sais pourquoi mes abominables joues jugèrent nécessaire d'arborer leurs couleurs flamboyantes, ce qui me donna l'air d'avoir mal compris. Au même instant mon père entra dans le jardin ; en apercevant le tableau vivant que nous lui avions préparé, il parut extrêmement et désagréablement surpris.

Trouver la fille de ses prédilections, à la tombée du jour, en conversation familière avec un inconnu ou peu s'en faut, c'est une rude épreuve pour un père, quelque indulgent qu'il soit. Je le compris vaguement et me levai avec terreur ; mais le major Mac-Gregor ne se troubla pas. Il alla saluer papa qui répondit d'un ton sec :

— Je m'attendais peu au plaisir de vous rencontrer ici, Monsieur. Puis-je prendre la liberté de demander votre nom ?

Richard se nomma en rougissant un peu.

— L'heure est indue pour une première visite, ajouta-t-il, et je vous en fais mes excuses ; mais M^{me} Coxe m'avait confié un message pour mademoiselle votre fille, et après m'en être acquitté, j'ai demandé à voir votre jardin dont on m'avait beaucoup parlé. M^{lle} Lestrangle a eu la bonté de m'en faire les honneurs.

J'écoutais bouche bée ce tissu de mensonges, et mon héros perdait quelque peu de son prestige à mes yeux. Papa ne parut point attendri. Se plaçant entre moi et l'étranger, il tira sa montre, comme pour lui indiquer qu'il était temps de se retirer.

— Vous n'oubliez pas la recommandation de M^{me} Coxe ? me dit le major en étouffant une forte envie de rire ; et nous saluant de nouveau, il partit.

Mon père marcha quelque temps auprès de moi en silence.

— Tout ceci me déplaît fort, dit-il enfin d'une voix tremblante de colère. Vous êtes très jeune et sans expérience, Nelly ; je suis sûr que votre intention n'a pas été mauvaise ; mais je m'étonne

cependant qu'un instinct de pudeur ne vous ait pas empêchée de tolérer...

Les larmes me suffoquaient.

— Le drôle eût mérité d'être jeté à la porte!

Et il frappa le sol de sa canne pour aggraver cette injure.

— Ce ne sera pas de sitôt qu'il reviendra!

— Je le crois, dis-je fièrement, après un accueil semblable!

Nous étions devant le perron; je montai la tête haute dans ma chambre; mais arrivée là, mes larmes longtemps refoulées firent explosion.

III

La guerre entre mon père et moi ne pouvait jamais durer plus d'une heure. Les jours suivants ne se ressentirent donc pas de cet orage, et il ne m'en resta qu'un peu de rancune contre celui qui m'avait attiré le reproche grave de manquer de pudeur!

La leçon ne fut pas perdue, et ayant rencontré un matin l'audacieux major en train de pêcher des truites dans la petite rivière de notre moulin, je lui fis un accueil si glacial, qu'il me demanda timidement « s'il m'importunait, s'il devait s'en aller ».

— Oui, allez-vous-en! lui répondis-je, en essayant d'être agaçante, espiègle, coquette, trois adjectifs français que j'avais appris à prononcer, mais que je n'ai jamais su définir.

Avec beaucoup de calme, il ramassa la ligne qu'il avait jetée dans l'herbe, et s'éloigna sans ajouter un mot. Je faillis le rappeler, tant je regrettais d'avoir eu trop d'esprit; la crainte de voir surgir mon père m'arrêta, et je me bornai à le suivre douloureusement des yeux. Il marchait mal, comme tous les cavaliers, mais cette démarche défectueuse me parut celle d'un archange offensé.

S'il avait pu revenir! Non! Il ne tourna pas la tête, et je dus m'éloigner à mon tour, pensive et le cœur gros. J'avais cependant bien d'autres sujets de chagrin à cette époque!

Le jour même, tandis qu'assise dans ma chambre, sur mon tapis turc fané, je raccommodais maladroitement de vieux bas, besogne odieuse entre toutes, notre cuisinière, M^{me} Smith, était venue m'annoncer la visite du boucher. Il n'apportait pas la pièce de bœuf demandée (depuis longtemps les bons morceaux étaient réservés à de meilleurs clients que nous), mais il se plaignait qu'on ne payât pas sa note, il menaçait...

J'ai enduré bien des maux, depuis vingt ans que j'existe, et je me suis souvent demandé quel était le plus insupportable des fardeaux imposés à notre pauvre espèce humaine.

Après mûre réflexion, après avoir maintes fois changé d'avis, j'ai conclu: La pauvreté! Non pas la pauvreté avouée, qui réduit ses besoins au strict nécessaire et paie laborieusement ses petites dettes; mais la pauvreté relative, qui consiste à vivre dans une grande maison avec un revenu infime.

La perte de ceux que nous aimons cause, assu-

rément, une plus violente peine; mais les gens que nous aimons assez passionnément pour que leur existence soit indispensable à notre bonheur sont si peu nombreux, que cette douleur extrême ne survient guère plus de deux ou trois fois dans la vie; et mieux vaut une blessure vigoureuse qui se cicatrise, qu'une plaie invisible sans cesse envenimée.

— Il ose menacer! Chassez-le! m'écriai-je furieuse.

— Non, mon enfant, répondit M^{me} Smith, qui depuis vingt ans et plus dirigeait la maison. D'abord ce serait injuste, puisque nous lui devons, après tout, l'argent qu'il réclame; et puis il n'en faudrait pas davantage pour amener contre nous tous les créanciers.

— Que voulez-vous que je fasse? Dites-lui alors que je serai enchantée de payer son mémoire. s'il veut m'en indiquer le moyen; mais que je ne peux battre monnaie, et que mon dernier shilling a été offert en acompte au charbonnier.

— Si vous parliez à monsieur?

— Monsieur ne pourra rien me donner avant la fin du mois, et je ne veux pas le tourmenter.

— Cependant, mademoiselle, il faut faire prendre patience...

— Allez au diable, et le boucher aussi! ou plutôt, repris-je, voyant la bonne femme consternée, persuadez-lui d'attendre la semaine prochaine.

— Je vais essayer, dit-elle.

Pendant dix minutes que dura son absence, je me creusai la tête pour trouver un moyen de me procurer des ressources: écrire quelque roman que les éditeurs s'arracheraient, débiter à l'Opéra, épouser le vieil oncle des demoiselles Coxe, à condition qu'il plaçât les trois quarts de sa fortune sur la tête de mon père.

Toutes ces heureuses inspirations furent pesées et rejetées tour à tour.

— Mademoiselle, dit M^{me} Smith en revenant, il a juré, tempête, Dieu sait!..

— Enfin, il consent?

— Non, mademoiselle, il n'attendra pas plus tard que mardi prochain. Ce jour-là il aura une explication avec monsieur... Tenez, voici monsieur... Comme le cher homme vieillit!..

J'aurais voulu tenir la foudre l'espace d'une seconde, pour réduire en cendres le boucher, l'épicier et leurs pareils.

— Les monstres! pensai-je.

Comment faire? trente-quatre livres sterling cinq shillings, c'est une grosse somme! et il fallait la gagner ou l'emprunter en trois jours! Je ne savais rien faire, je ne connaissais personne, je ne possédais pas même des bijoux, Dolly s'étant approprié tous ceux de notre mère. Si pourtant! J'avais une grosse vieille montre d'or, tout à fait ridicule selon moi, mais que je gardais, faute de mieux. L'idée de la vendre me vint après tant d'autres; mais qui pourrait avoir envie d'une pareille antiquité?

Adaptation par TH. BENTZON.

(Lo suite au prochain numéro.)

Petite capote en forme de cône. — Cette forme se portera toute la saison. Les fonds sont, en général, chargés de broderie.

Dans notre modèle, la paille très fine est rebrodée en soie et perles de diverses couleurs.

Tout au bord, devant, nœud dressé avec branchette de giroflée.

Derrière, fleurs mélangées.



Capote-cône en paille fine rebrodée en soie et perles de diverses couleurs.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4885

Et le Patron découpé d'une Robe de chambre, 2^e figurine de la Gravure coloriée.

ANECDOTE

Un officier prussien disait un jour devant Bonaparte que ses compatriotes se battaient pour la gloire tandis que les Français se battaient pour de l'argent.

— Vous avez bien raison, répondit le grand général, chacun se bat pour acquérir ce qui lui manque.

DEVINETTES

Proverbe.

Avec le contraire des mots suivants, former un proverbe de sept mots :

Fils — Pleurer — Souvenir — Richesse — Abaisser — Incertitude — Léger — Hiver — Douleur — Humilité — Vif — Mobile — Nuit — Non — Inutile — Vieillesse — Avantageux — Pluralité — Laid — Alpha — Légal — Plaisir — Arriver — Inoccupé — Inutile — Commun — Désunion — Blanc — Sagesse — Désobligeant — Antérieur.

Charade

Mon tout, pour être doux, doit être mon premier. Prenez garde en sortant qu'il fasse mon deuxième De peur d'en éprouver un embarras extrême Et de vous écrier : « On m'a fait mon entier ».

Mots en croix

Former avec les lettres suivantes le nom de deux villes françaises :

A A B E E E G L M N N N O U Y

Acrostiche double

Former avec ces lettres quatre mots français qui, par le choix de la première et de la dernière lettre dans le sens vertical, donneront le nom de deux femmes de la Bible :

AB
GA
IR
ZO

Mots en triangle syllabiques

1^o Cérémonie commémorative. — 2^o Violent poison. — 3^o Les hauts sommets le causent souvent — 4^o Opposé à malsaine. — 5^o Dans une redoute.

Dernières paroles

Quel est ce poète, victime de la Révolution, qui prononça les paroles suivantes en se touchant le front, alors qu'on l'appela pour aller à la mort : « J'avais quelque chose là ! »

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 9 AVRIL

MOTS EN ÉVENTAIL :

CLAMOR
O
R
G
A
N
I
S
M
E
N
T
S
I
O
N
S
I
T
E

ENIGME-FANTAISIE : Lune, Lunette.

MOTS EN LOSANGE :

C
F E R
F I L E T
C E L I B A T
R E B U S
T A S
T

LOGOGRIPE : Flambeau, Lambeau.

PROBLÈMES POINTÉS :

Voyelles :

Soyons moins difficiles,
Les plus accommodants ce sont
[les plus habiles.

Consonnes :

Selon que vous serez puissant
[ou misérable,
Les jugements de cour vous
[rendront blanc ou noir.

MÉTAGRAME : Pierre, Lierre.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Imp. Falconer Paris

4885

Journal des Dames

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de M^{me} PELLETIER-VIDAL, 19, r. de la Paix - Corssets de M^{me} EMMA GUEÏE, 3, pl. du Théâtre
Français - Tissus nouveaux de la M^{me} ROULLIER FRÈRES, 24, r. du 4 Septembre - Veloutine FAY, r. de
la Paix - Chaussures de la M^{me} KAHN 55, r. Montorgueil